



LAURETTE BRUNIUS

La disette

PERSONNE N'AVAIT VU VENIR LE TEMPS DE LA PÉNURIE. L'époque était à l'insouciance. Les plus pessimistes croyaient à une inépuisable richesse, à un océan sans bornes, à une source éternelle à laquelle on pouvait puiser sans scrupules et sans retenue. À vrai dire l'idée n'avait effleuré personne que la manne pouvait se tarir, que le puits avait un fond, que le trésor était menacé d'exhaustion, que le fleuve pouvait un jour s'assécher.

Tout avait commencé par une légère inquiétude quand les mots m'avaient manqué pour dire quelque chose de très ordinaire. C'était au terme d'une journée bien remplie et j'avais mis cette légère défaillance sur le compte de la fatigue, normale à cette heure du jour. Rien qui méritât de s'affoler. La chose s'était reproduite à plusieurs reprises, de loin en loin, sous la forme de petits trébuchements, d'hésitations, de *trous* tout à fait passagers, et qui m'avaient tout au plus fait envisager de prendre quelques jours de vacances. Pas de quoi fouetter un chat. Et d'ailleurs, je n'étais pas le seul à être sujet à de petites défaillances fugaces. Un excellent ami que j'admirais entre autres raisons pour la richesse de son vocabulaire, pour le foisonnement de sa langue n'avait-il pas, lui aussi, au cours d'une discussion passionnée, eu du mal à trouver un mot des plus communs. J'avais surpris une légère angoisse dans son regard, vite dissipée tandis qu'il effectuait un brillant rétablissement mondain, mais pour ma part, je m'étais senti tout à fait rassuré d'être en aussi bonne compagnie. Ce léger trouble constaté chez un si beau parleur m'avait paru être la preuve de la bénignité du symptôme. Comment pouvais-je alors imaginer qu'il ne s'agissait pas d'accidents individuels, mais d'une catastrophe qui atteignait ni plus ni moins que l'espèce, le genre humain ?

Des incidents se reproduisirent de plus en plus souvent après cette première anicroche, aussi bien pour moi que pour mon excellent ami. Nous faisons mine, quand nous étions mutuellement témoins d'une petite carence langagière chez l'autre, de

n'avoir rien remarqué. Nous tentions de réduire la gêne, le malaise que faisait naître le fiasco. Notre amitié nous mettait à même de ménager ainsi la pudeur, la dignité de l'interlocuteur, et elle se trouvait renforcée de cette délicatesse réciproque. Il nous arrivait de trouver le mot qui échappait à l'ami, et suivant les circonstances, de le glisser négligemment dans la conversation, ou au contraire de le garder pour soi comme s'il n'avait pas, après tout, une telle valeur qu'il faille absolument s'inquiéter de sa défection.

Nous n'avions pas encore en ce temps-là une claire conscience de la menace. Nous mettions tout cela sur le compte d'une asthénie saisonnière, voire d'une contagion entre amis. Une affaire banale en tous cas. À classer dans les petites misères comme le lumbago ou le torticolis. Pudeur ou peut-être superstition, nous évitions les confidences à ce sujet, mais chacun dans son for intérieur se tenait des propos rassurants. Un mot qui se dérobe, ce n'est pas un drame. Un fiasco, dame, cela peut arriver à tout le monde. En amour, tenez, quel amant peut se vanter de n'avoir jamais dû, un jour ou une nuit, renoncer à prouver son ardeur ? On se remet de ces choses-là.

Peut-être la même pudeur, ou la même superstition, empêchait-elle d'autres amis de faire savoir autour d'eux leur inquiétude et pendant longtemps, nous ignorâmes que ces petites défaillances, ces déroutes fugaces de la langue avaient atteint de façon sporadique un certain nombre de personnes dans notre entourage. Mais au bout de quelques temps, la chose devint notoire. Il ne fut plus possible de la cacher, pas plus aux autres qu'à moi-même. Les mots manquaient de façon maintenant patente. La pénurie était là.

Le mal se répandit de façon plus ou moins foudroyante selon les individus ou selon les milieux. Comme toujours en cas de disette, les plus pauvres furent les plus sévèrement touchés. Ils avaient, dès les débuts et poussés par la panique, puisé inconsidérément dans des réserves déjà maigres. Ils eurent vite fait de les épuiser et ce furent les premiers à connaître le dénuement complet. L'aphasie totale. Les riches eurent un temps recours aux langues étrangères. Elles permettaient de ruser, de reculer l'échéance, d'améliorer l'ordinaire et aussi de faire illusion, de préserver les apparences. Certains, habitués depuis l'enfance à puiser sans compter dans le trésor de la langue, élevés dans l'opulence rhétorique, voire même dans un certain gaspillage langagier, ressentaient comme une terrible humiliation la nécessité de se soumettre à de sévères restrictions. Ils tentaient de cacher leur misère derrière un déploiement pathétique de mots d'emprunt. Tout était bon pour ménager leur fierté. On employait des ersatz. Argot, dialectes et patois, jusqu'à des mots dont ils n'auraient auparavant voulu user pour rien au monde. Des mots qu'ils n'auraient pas voulu entendre dans la bouche de leurs domestiques. Et dont ils se servent maintenant en s'en faisant, faute de mieux, une coquetterie.

Chez tous, pauvres ou riches, le manque de mots s'accompagne de quelques symptômes organiques : contractions de la glotte, nausées, sensations vertigineuses et

douleurs dans la nuque. Des rêves annoncent parfois la perte imminente d'un mot, d'une forme syntaxique, d'une locution, d'une fonction grammaticale tout entière. La disparition d'un pan entier de la langue qui se produit parfois brutalement est en général suivie d'une période d'abattement profond. Ces manifestations sont bien sûr très variables en intensité selon les individus, leur constitution plus ou moins robuste. Rares pourtant sont ceux qui échappent totalement à ces malaises.

Au prix d'un rationnement rigoureux, une survie s'organise. Les plus malins s'installent tant bien que mal dans la pénurie, apprenant à économiser, à utiliser au mieux leurs pauvres réserves, à les faire durer. On fait feu de tout bois, on utilise jusqu'à d'infâmes jargons techniques, d'incroyables sabirs dont les plus fiers s'accommodent maintenant humblement. D'aucuns, connus jusqu'alors pour leur langage châtié, vont jusqu'à prononcer d'énormes gros mots, dans un effort désespéré pour retarder l'échéance, le dénuement total. Un marché noir s'organise. On vend tout et n'importe quoi pour quelques mots. On troque. On échange une grande idée contre un misérable vocable. Dans l'espoir de passer l'hiver. Le regard d'un enfant à qui manquent les mots tord le cœur et on se sacrifie parfois pour lui en donner encore quelques-uns, avant de se résoudre à l'impuissance.

Chacun résiste comme il peut. Se débattre ne fait qu'aggraver les choses. Trop parler mène à l'épuisement. Se taire, à un engourdissement fatal. Certains ont dès le début serré dans leurs armoires de petits lexiques, voire des abécédaires, qu'ils utilisent parcimonieusement, ne les consultant que dans les grandes occasions. Mais c'est en pure perte qu'ils auront ainsi thésaurisé car comment se servir d'un dictionnaire quand les mots les plus élémentaires vous échappent ?

L'apprendre par cœur est devenu un ressassement vide de sens auquel se livrent quelquefois les plus anxieux, dans un effort suprême pour faire reculer le silence.

D'autres, plus lucides ou plus désespérés préfèrent se livrer à une débauche nostalgique et épuiser leurs réserves dans un dernier et douloureux plaisir. Ils organisent des soirées, des parties fines au cours desquelles on savoure, entre gens de bonne compagnie, le délicieux frottement des mots les uns contre les autres, où l'on se délecte, avec l'insouciance que procure la proximité du danger, à des échanges à la fois futiles et poignants où avant de disparaître à jamais les derniers colifichets de la langue brillent d'un ultime et fulgurant éclat.

Je crains ce soir de n'avoir déjà plus les mots pour dire qu'ils me manquent.

